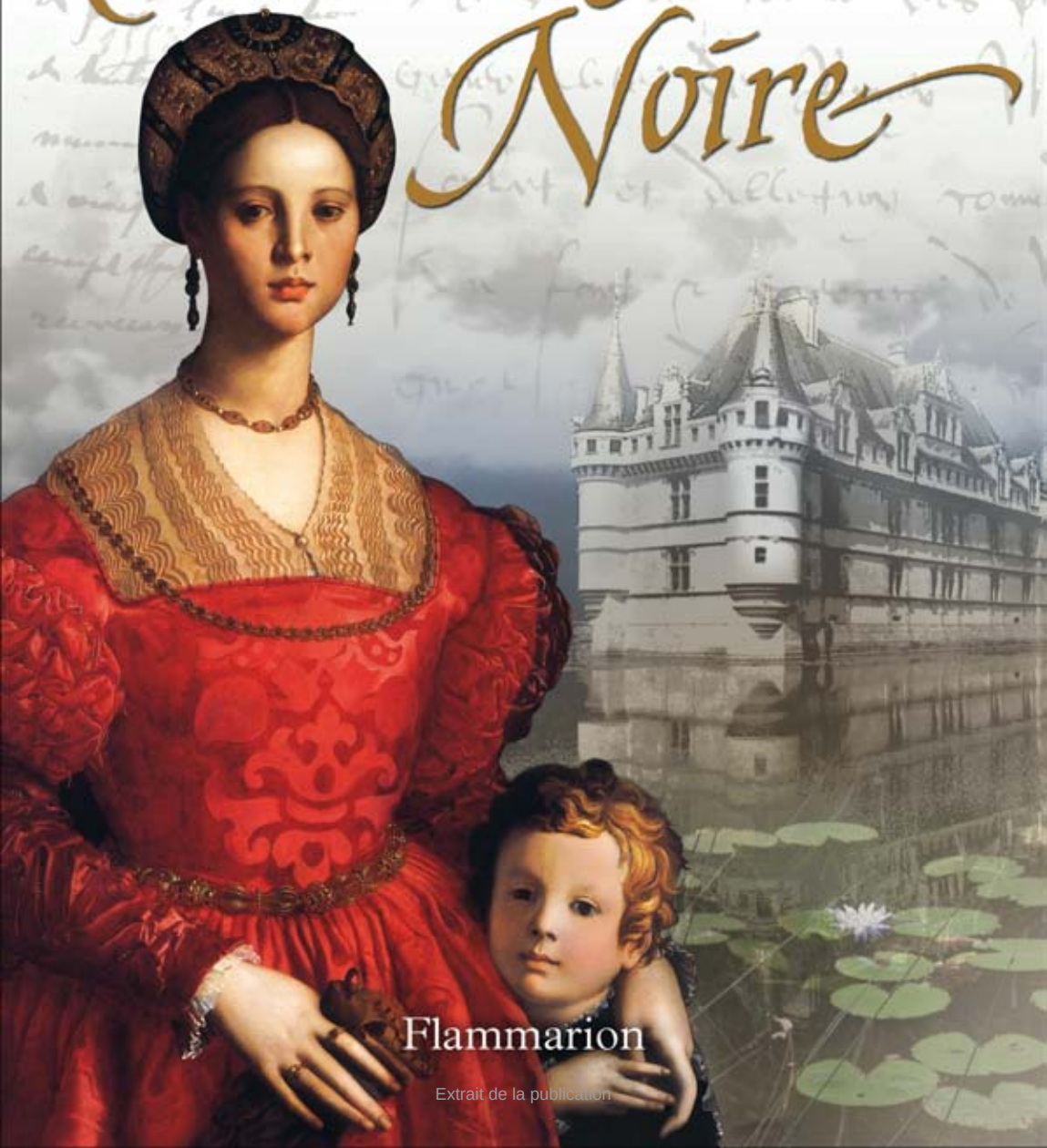
LA COUR DES DAMES

Franck Ferrand

La Régente Noire



Flammarion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La Régente Noire

Extrait de la publication

Du même auteur

Chez Flammarion

Le Bal des Ifs (roman historique), 2000

Jacques Garcia ou l'éloge du décor, 1999
Parfums, l'empire d'un sens, 2001
Bruges, invitation au voyage, 2002
Bordeaux, Grands Crus classés, 2004

Chez Perrin

Ils ont sauvé Versailles (étude historique), 2003
Gérald Van der Kemp, un gentilhomme à Versailles, 2005

Aux Éditions du Chêne

La Grande Époque des sports d'hiver, 2003

Franck Ferrand

La Régente Noire

La Cour des Dames I

Flammarion

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2-0806-8963-4

Extrait de la publication

À Christophe.

Extrait de la publication

« Ne savez-vous pas que Platon, qui à la vérité n'était pas très ami des femmes, leur donne la garde des cités, et aux hommes toutes les autres fonctions guerrières ? Ne croyez-vous pas qu'on en trouverait beaucoup qui sauraient gouverner les cités et les armées aussi bien que font les hommes ? »

Baldassar Castiglione
Le Livre du courtisan, 1528.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

NOTICE

Par sa stature et son tempérament, François Ier offre une image flatteuse du monarque de la Renaissance. N'a-t-il pas protégé Léonard, construit Chambord, imposé le français dans les actes officiels ? Lorsque commence notre histoire, à l'automne 1521, il achève sa vingt-septième année, et règne depuis bientôt sept ans. Mais en vérité, c'est sa mère, l'énergique Louise de Savoie, qui tient les rênes de l'État. Sous la férule de cette femme, l'administration se renforce, les finances se redressent, la justice royale étend partout son emprise.

Sur un plan spirituel, la France, au prix d'un récent concordat avec le pape, tient son rang de « fille aînée de l'Église ». Cependant elle s'ouvre peu à peu aux idées luthériennes, celles-ci trouvant un écho favorable jusque dans l'entourage du roi, et notamment chez sa sœur adorée, Marguerite d'Alençon. Quant à la pensée humaniste, elle n'affecte encore qu'un cercle de lettrés.

Avec près de vingt millions de sujets, le royaume des lys est alors le plus peuplé d'Europe. Encore ses frontières orientales sont-elles cantonnées en deçà de celles qui nous sont devenues familières. Au début du règne, la victoire de Marignan a offert le Milanais à la France et la gloire à son souverain.

En 1519, François Ier s'est cru assez puissant pour poser sa candidature au trône vacant du Saint Empire romain germanique. Mais les princes-électeurs lui ont préféré le jeune

Extrait de la publication

roi d'Espagne ; c'est donc Charles Quint qui régnera sur la moitié du Vieux Continent, en plus des immenses colonies espagnoles d'Amérique... S'instaure alors une rivalité qui durera des siècles entre rois de France et empereurs Habsbourg.

Pour contrer Charles Quint, la France essaie d'amadouer l'Angleterre et son roi, le fameux Henry VIII, modèle de Barbe-Bleue. Les deux cours se rencontrent dans la plaine de Calais, alors possession anglaise, où elles font assaut de splendeurs et tentent de s'éblouir. On appellera « Camp du Drap d'or » ce vain déploiement de fastes diplomatiques, où les belles promesses ne peuvent rien contre l'alliance objective d'Henry VIII avec Charles Quint.

Autour de François Ier, nombreux sont ceux, dès lors, qui poussent à la guerre contre l'empereur. Un champ d'affrontement tout désigné s'étend derrière les Alpes ; et le vieux rêve italien, où s'étaient épuisés naguère Charles VIII et Louis XII, reprend consistance... La Cour applaudit à la reprise des combats – à commencer par la favorite en titre, Françoise de Châteaubriant, soucieuse de pousser la carrière militaire de ses frères et de leurs protégés.

Voilà donc un prince à la croisée des chemins. Or, entre une mère qui préside aux affaires, une sœur qui entend diriger les consciences, une maîtresse qui voudrait peser sur les nominations, sa marge de manœuvre est étroite. Le fait est que la brillante Cour de France, alors juvénile et bouillonnante, est bel et bien aux mains des femmes. « Une cour sans dame est un jardin sans belle fleur », disait le roi... Il n'empêche : des passions mortelles couvent sous les galanteries d'usage, empoisonnant le climat de ce que l'écrivain Brantôme, un peu plus tard, devait appeler « la grande Cour des Dames ».

Les personnages

– François Ier, *cousin et successeur de Louis XII, roi de France depuis 1515* (né en 1494).

– Claude de France, *fille de Louis XII, épouse de François Ier, reine de France* (née en 1499).

– Charlotte, François, Henri, Madeleine, *enfants des précédents* (nés en 1516, 1518, 1519 et 1520).

– Louise de Savoie, dite « Madame », *mère de François Ier* (née en 1476).

– Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, *sœur de François Ier* (née en 1492).

– Charles, duc d'Alençon, *époux de Marguerite* (né en 1489).

– Charles de Bourbon, *connétable de France* (né en 1492).

– Anne de Beaujeu, duchesse de Bourbon, *fille aînée de Louis XI, régente de France pendant la minorité de son frère Charles VIII, belle-mère du connétable* (née en 1460).

– Louis de Brézé, *grand sénéchal de Normandie* (né en 1459).

– Diane de Brézé, *épouse du grand sénéchal, dame d'honneur de la reine Claude puis de Madame* (née en 1500).

– Jean de Saint-Vallier, seigneur de Poitiers, *père de Diane* (né en 1474).

– Françoise de Longwy, *nièce bâtarde du roi et de Marguerite* (née en 1505).

– Anne de Montmorency, *chef de guerre* (né en 1493).

– Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet, *amiral de France* (né en 1482).
– Antoine Duprat, *chancelier de France, puis cardinal* (né en 1464).
– Jacques de Beaune, baron de Semblançay, *général des Finances* (né en 1455).

– Henry VIII, *roi d'Angleterre et d'Irlande* (né en 1491).
– Charles Quint, *empereur germanique et roi d'Espagne* (né en 1500).
– Éléonore de Habsbourg, *sœur de Charles Quint, ancienne reine de Portugal, seconde épouse de François Ier* (née en 1498).
– Don Inigo de Velasco, duc de Frias, *gouverneur de Castille* (né vers 1480).
– Marguerite d'Autriche, *tante de Charles Quint, gouvernante des Pays-Bas* (née en 1480).

– Gautier et Simon de Coisay, *gentilshommes picards* (nés en 1501 et 1504).

Extrait de la publication

Prologue

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Moulins, décembre 1518.

Charles de Bourbon était agenouillé près du berceau trop vaste où reposaient les enfants que la duchesse Suzanne venait de lui donner. Des jumeaux. Ses sanglots étouffés déploraient moins leur mort à la naissance, tellement habituelle en ce temps, que l'acharnement du sort à le priver de descendance, lui, connétable de France [1] et premier soldat du royaume. Déjà, quelque temps plus tôt, un mal insidieux avait ravi son fils François, filleul du roi et grand espoir de la Maison.

Emmaillotés serré, les deux petits corps arrondissaient à peine les couches de dentelle fine dont on les avait couverts. Le duc ne les fixait que par intermittence, et c'était à chaque fois de nouveaux spasmes qui surprenaient chez un tel homme, et faisaient frissonner les prêtres dans leurs oraisons. Une voix s'éleva depuis la porte.

— Ressaisissez-vous, Charles ! Ma fille vous en fera d'autres. Des petits Bourbons pleins de santé !

L'ancienne régente Anne n'était pas seulement la belle-mère du connétable ; elle était accessoirement sa marraine et notoirement sa conseillère. Déjà parée du deuil blanc des reines, elle arborait la mine altière d'une femme que les épreuves avaient toujours fortifiée. Ses yeux gris-de-lin, froids, beaux, scrutèrent la pénombre. Elle s'approcha majestueusement du berceau et, d'un geste ferme, écarta les dentelles pour observer le travail du temps sur les petits visages.

Extrait de la publication

— Laisserez-vous cela impuni ? demanda-t-elle d'une voix outragée.

Le duc de Bourbon parut tiré d'un songe ; il ouvrit grands des yeux rougis par les larmes.

— Impuni, ma mère... Mais qui voudrait punir la Providence ?

— Je visais moins la Providence que ceux qui l'ont aidée.

Le jeune homme attira sa belle-mère dans un coin de la chambre ardente.

— Auriez-vous appris quelque nouvelle...

— Vous savez comme moi que cette fausse couche est l'œuvre du chagrin. Suzanne aura conçu, de la mort de son fils aîné, une douleur trop vive.

— Certes.

— Or, j'ai mes raisons de croire que la mère du roi n'était pas étrangère à ce premier désastre !

— Madame ? Madame aurait empoisonné François ?

— Certains sortilèges valent tous les poisons...

Charles haussa les épaules ; Anne de Beaujeu persistait.

— Cette vipère est tellement mauvaise ! Tellement sordide ! Songez-y, Charles : à qui croyez-vous donc que profite la mort de vos enfants ?

De fait, si le connétable se trouvait à la tête de possessions immenses – des territoires sis en plein cœur du royaume –, il ne les tenait que de sa femme. Or la plupart étaient des apanages[2] qui, faute d'héritier mâle, feraient un jour retour à la Couronne – autant dire au roi et à sa mère. Pour Anne de Beaujeu, une telle éventualité relevait de l'apocalypse ; et c'est toute l'énergie du désespoir qu'elle jetait dans ce combat féodal.

— Ma fille, votre femme, présente une santé fragile... Imaginez, Charles – à Dieu ne plaise ! – qu'elle vienne à nous quitter sans vous avoir donné de fils vivant : comment défendrez-vous les terres des Bourbons ?

Le duc la dévisagea d'un air sombre. Il se tut d'abord ; puis, redressant de hauts cierges qui tendaient à flancher, il énonça d'une voix résolue la seule vérité qui lui parût propre à calmer une angoisse montante.

— Mes trois fils sont morts de mort naturelle.

— Vos trois fils, de manière plus ou moins directe, ont été poussés dans la tombe par cette sorcière ; et je sais bien, pour ma part, qui sera sa prochaine victime ! Charles, croyez-en l'intuition de votre bonne-mère.

Le connétable se sentait maintenant la proie d'un désarroi intense. Il avait toujours redouté la froide lucidité de sa marraine.

— Madame serait bien capable, convint-il, de hâter notre malheur...

— N'en doutez pas !

— Elle me dessert déjà dans l'esprit de son fils... Elle voudrait m'écarter du pouvoir...

— Je vous le dis !

— Mais alors : que faire ?

— Que faire ?

L'ancienne régente passa ses longues mains blanches sur son visage.

— Vous savez fort bien ce qu'il convient de faire.

— Ne comptez pas sur moi, ma mère, pour m'en aller trahir le roi !

— Mais enfin, qui vous parle de trahison ?

— Ne comptez pas sur moi pour faire allégeance aux Espagnols et aux Anglais !

La fille de Louis XI ne demeura pas longtemps interdite. Elle bondit vers son filleul et gendre, l'empoigna par la manche et, bousculant un prêtre, le ramena jusqu'au berceau mortuaire.

— Regardez-les ! souffla-t-elle avec douleur. Voyez ce qu'est devenue la chair de votre chair ! Méditez, mon fils, et comprenez bien que ce n'est pas moi qui vous implore ; ce sont eux !

Puis elle quitta la chambre ardente, laissant le père au chevet de ses jumeaux défunts. Il s'approcha, brisé, des petits corps, et remonta doucement sur eux les dentelles défaites, comme on borderait des enfants pour la nuit.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELKNFF8963N001
Dépôt légal : mai 2007

Extrait de la publication